

Nous sommes ouvriers ! nous sommes les fils du peuple et les fils de l'Église.

Jetons dans la balance où se pèsent les destinées de la France le poids de notre puissante décision.

Compagnons, opposons-nous de toutes les forces du compagnonnage à la violence révolutionnaire.

Soyons fidèles aux vieilles traditions suivies par les Compagnons de la Croix-d'Argent !

Douceur et patience !

La nouvelle du renvoi du ministre, annoncée hier soir à Paris, y produira dans quelques heures du nouveau.

Le jour va se lever : c'est dimanche aujourd'hui ; allons tous prier Dieu qu'il nous protège, et qu'il sauve la France.

Sûr, comme je le crains, il y a quelque mouvement dans la foule à cause du renvoi de M. Necker, les Compagnons noirs en profiteront pour faire le mal ; mettez-vous en avant, et faites ce qu'il faudra pour le bien.

Il ne faut jamais recourir à la violence, même pour faire justice ; maintenant moins que jamais. Dieu protège la France, il la sauvera : prions-le et soyons patients.

Il continua longtemps ainsi, montrant avec une éloquence admirable les funestes conséquences des violences populaires, l'efficacité de la parole patiente et convaincue, la sagesse de l'Église, la nécessité d'être catholique pour les hommes de bien, jaloux de servir la cause du peuple et celle de la liberté.

Tantôt il peignait les horreurs des luttes civiles, le sang coulant dans les rues, les femmes qui se désolent, épouses la veille, veuves le lendemain, les enfants qui pleurent. Malheur, disait-il, aux citoyens violents ! loin de hâter le jour de la justice, ils le retardent.

Tantôt il montrait l'empire de la persuasion et de la douceur. Notre Seigneur, disait maître Louis, n'avait pas d'armée à ses ordres et cependant il a conquis le monde. Soyez doux à son exemple, mes amis, et comme lui vous triompherez et vous ferez triompher avec vous la sainte cause populaire, pour laquelle chacun de vous est prêt à mourir. L'Église vous regarde ! la France vous devra son salut. Courage ! courage !

Prions. L'action n'est rien sans Dieu qui la bénit. Travaillons. La besogne est rude ! la tâche immense ! travaillons !!

S'il le faut, sachons mourir pour la France, pour l'Église et pour la liberté des enfants de Dieu.....

Quand maître Louis, épuisé par l'effort même de sa parole, s'arrêta, des larmes brillaient dans les yeux de plusieurs.

On se taisait : tout-à-coup on entendit dans le jardin, près de la chapelle, comme un bruit de pas, qui paraissait se rapprocher.

Pinson s'élança vers la porte.

La nuit était toujours profonde.

Il regarda attentivement, il cherchait à distinguer à travers l'obscurité la cause du bruit qu'on avait entendu. Tout-à-coup l'un des nuages qui couvrait la lune s'écarta.

Une pelouse qui s'étendait devant l'hôtel Lesdiguières s'éclaira subitement.

Pinson rentra précipitamment.

— Il y a quelqu'un dans le jardin, murmura-t-il, assez haut pour que chacun l'entendit.

Maître Louis souffla la petite lampe. Séparez-vous, dit-il ; le Rouleur vous avertira du prochain devoir.

Quelques instants après, on voyait dans la rue de la Cerisaie et dans les rues voisines des formes sombres qui glissaient silencieusement le long des maisons, et suivaient différentes directions.

C'étaient les Compagnons de la Croix-d'Argent qui retournaient mystérieusement chacun chez eux.

Au moment où le jour parut, l'Éveillé entra à l'auberge de la Croix-d'Argent.

Le père Brulot conduisit son filleul dans une petite pièce reculée où il était sûr d'être à l'abri des indiscrets.

L'Éveillé fit, en sa qualité de Rouleur, mis au courant de ce qui s'était passé dans l'assemblée de nuit, où il n'avait pu assister.

Le père Brulot le chargea ensuite de se mettre immédiatement à la recherche de Claude Chopin, à qui il devait être arrivé quelque malheur.

— Fais tout ce qu'il faudra pour avoir de ses nouvelles, l'Éveillé, dit avec ins-